

sans cesse à se reprendre, à s'améliorer, à se corriger, à apprendre. Donc à rester jeune soi-même. Le nirvana plus la fontaine de jouvence : il vaut mieux que je m'arrête là, sinon on va croire que je romance...

Une dernière chose, tout de même : si l'humanisme et le respect de l'autre traversent régulièrement mes livres, c'est parce que je vis dans un contexte où ces valeurs sont peut-être un peu mieux respectées qu'ailleurs, mais ce n'est pas pour faire passer un message, encore moins donner une leçon. Mon

ambition se limite à faire passer un bon moment à ma lectrice, à mon lecteur. Qu'ils lisent jusqu'au bout, sans ennui, sans douleur (on souffre assez avec les manuels scolaires). Et s'ils méditent une minute après avoir terminé la dernière page, c'est la cerise sur le gâteau...

Daniel Vaxelaire
Écrivain

>>> “Des livres qui bousculent”, Maryvette Balcou La Réunion

Sarah Roy : Comment est née la collection Tropicante ?

Maryvette Balcou : Elle est née en 2000 avec trois titres parus chez Ibis rouge à Cayenne : *Au début, c'est simple à raconter*, *Conjugaison d'efforts* et *Peut-être trois, cinq, dix...* Ils ont permis de donner à la collection, poursuivie par Océan éditions, sa ligne éditoriale : proposer des textes dans lesquels sont abordées des problématiques sociales contemporaines, faire participer des artistes professionnels au travail d'illustration, créer des textes fictionnels dans lesquels les enfants sont des acteurs sociaux à part entière, capables de réflexions, de décisions et de transformations sociales qui peuvent conduire les adultes à s'interroger sur leur façon de penser les choses. Nous avons cherché également à développer le concept d'Océan Indien et à participer à la “désinsularisation” des îles en proposant des histoires mettant en scène des enfants de cultures différenciées, constitutives de l'histoire de La Réunion, mais aussi de son présent.

S.R. : Que vous a apporté l'expérience des ateliers d'écriture ?

M.B. : Je n'ai pas cherché à créer des ateliers d'écriture : ils se sont presque imposés à moi. Après les trois premiers titres de la collection Tropicante, j'ai considéré qu'il fallait que le travail d'écriture puisse s'ouvrir à d'autres auteurs. Je ne pouvais pas écrire sur toutes les réalités sociales dont il me semblait important de rendre compte dans la littérature régionale pour la jeunesse : il fallait donc que je puisse partager ma compétence d'écriture avec les personnes qui disposaient de cette compétence sociale et culturelle. C'est ainsi que le premier atelier d'écriture a eu lieu à la prison Juliette Dodu à Saint-Denis, avec une dizaine de femmes. J'ai travaillé avec elles autour de la relation de la mère et de l'enfant, lorsque la mère est en prison. Il s'agissait là d'une expérience que je ne pouvais pas inventer. Dans les autres ateliers, j'ai toujours tenté de fonctionner sur ces mêmes bases de partenariat : les personnes avec lesquelles je travaille ont une autre compétence que la mienne, que nous devons chercher à identifier ensemble et à valoriser, grâce à notre travail commun. Lorsque cette clarification n'est pas faite, le risque majeur est de basculer dans des types de hiérarchisations et de dominations bien connus dans notre société : le mythe de l'écrivain qui en sait beaucoup, les novices qui ont tout à apprendre. Je cherche donc à explorer les voies sur lesquelles je réusis à avancer avec les autres. L'atelier d'écriture devient ainsi un espace particulier pour l'apprentissage de l'humilité et de la complémentarité. S'il n'y avait pas ce bénéfice partagé auquel s'ajoute la qualité de la production, il vaudrait mieux que j'écrive seule : j'irais dix fois plus vite... Ce qui m'intéresse, c'est de montrer à ces publics dits en difficultés que la littérature peut être très proche de leurs préoccupations, alors qu'ils pensent souvent que “la littérature, c'est autre chose, ce n'est pas pour eux”.

S.R. : Vous avez sorti deux livres aux éditions “Où sont les enfants”. Pouvez-vous nous parler de cette aventure éditoriale et de ce qu'elle vous a apporté ?

M.B. : Ces livres proposent un regard différent sur le monde car ils tentent de suivre le regard averti, espiègle, curieux, que les enfants posent eux-mêmes sur lui. La maison d'édition peut ainsi afficher ces quelques mots qui la caractérisent si bien : “Les enfants regardent le monde : donnons-leur des livres qui ne baissent pas les yeux”. Elle se donne plusieurs moyens pour y parvenir. D'une part, elle fait le choix de la photographie dans les illustrations. La présence de la photo institue un rapport particulier au réel et c'est à partir de cette proximité que le livre ouvre sur la fiction que l'auteur a créée. D'autre part, la maison d'édition associe les enfants au choix des textes : un engagement aussi courageux que pertinent. Quand les enfants n'ont accès aux livres qu'à travers le filtre que leur imposent les adultes, chez “Où sont les enfants ?” ils sont membres du comité de lecture. Enfin, cette maison privilégie des textes qui s'adressent à l'enfant en tant que personne “pensante”. Le texte le questionne sans nécessairement donner une solution. En étant accompagné, l'enfant peut aller au-delà du sens littéral du texte et lire entre les lignes pour découvrir autre chose que ce que dit l'histoire. Il est important de donner à lire plusieurs approches d'un même sujet. Pour cela, il faut donc des livres qui bousculent, qui interrogent. Je suis heureuse de participer à un tel travail d'équipe : il correspond à mes valeurs, à ce que j'entends faire avancer en termes d'idées et de pratiques.

Propos recueillis par Sarah Roy
Libraire